

MOI, UNE PERSONNE DIFFERENTE

RECIT

Par Nadia Madani

UN AVANT-GOÛT

« Le but de l'art, le but d'une vie ne peut être que
d'accroître la somme de liberté et de
responsabilité qui est dans chaque homme et dans
le monde » Albert Camus

DANS UN ASILE DE FOUS

J'ai supplié maman de me garder à la maison, je lui ai juré de ne plus tenter de me suicider, de ne plus courir comme une folle dans les rues, « je ne peux plus rien pour toi, m'as-t-elle dit, ça y est, c'est décidé, on t'attend dehors pour t'emmener à l'hôpital, ton père a déjà téléphoné au directeur qui, à son tour, a informé le chef de service ».

J'avais la gorge nouée, et j'ai eu envie de sangloter, mais j'étais trop fière pour le faire.

En sortant de chez moi, j'ai longtemps regardé ma sœur, pour bien m'imprégner de son image et m'en consoler pendant son absence. Ma mère m'a tenue un moment dans ses bras et m'a accompagnée à la sortie, les larmes aux yeux, le cœur meurtri. J'allais fléchir, quand elle m'a lancé heureusement avec un sourire : « vas-y ma chérie, je compte sur toi pour être sage. Courage, qu'Allah te préserve! »

LA TENDRESSE DE MAMAN

Autant que je me souviens, ce regard plein de tendresse et ce sourire, étaient pour moi d'un grand appui, un phare dans le noir, une soupape de sûreté.

J'ai ravalé mes larmes, embrassé ma mère et je suis montée en voiture, direction psychiatrie.
« Maman est fière de moi et je dois être à la hauteur malgré cette maladie handicapante qui fait de moi une fille tout le temps en déséquilibre! » Me suis-je dit en route.

ADIL, OU L'AMI VOYOU

Depuis un temps, je rencontre Adil qui habite à l'immeuble voisin, un « voyou » issu d'une bonne famille. Drogue et délinquance! Mais qui perd tout contrôle sur lui quand je lui demande en riant de goûter à sa cigarette.

« Tout, sauf ça ! J'ai longtemps été à l'enfer à cause de la drogue, et je ne veux même pas que tu imagines ce que c'est » m'avait répondu un jour.

Adil est un grand garçon bien fait, maman m'as dit qu'il se montre poli chaque fois qu'il la rencontre, elle m'as dit aussi qu'il aurait pu être un bon garçon si ses parents n'avaient pas divorcé quand il était petit.

Moi, je ne connais rien à ces théories de sociologie ou de psychologie, tout ce que je sais c'est qu'Adil ne m'a jamais demandé de lui envoyer mes photos toute nue à l'instar de ces garçons que j'avais connus, il ne m'a jamais insultée comme ils faisaient, ni essayé de me séduire ou m'exposer au danger.

Maman a fini par comprendre que j'ai besoin d'avoir des amis, quelqu'un à qui parler; et que je n'ai pas trouvé mieux à cause de ma maladie (bipolarité et schizophrénie). Elle a confiance en moi malgré la désapprobation de tout le monde et elle a fini par me permettre de lui parler.

Elle sait qu'il y a en moi quelque chose de responsable, qu'il y a son éducation à elle, son amour protecteur, sa foi en Dieu. Elle me dit toujours qu'elle voit en moi une grande dame noble; qu'elle perçoit dans mon regard- hormis la dureté parfois – une certaine supériorité morale.

Je crois tout ce que maman me dit, et je lui fais confiance. Aujourd'hui, si je me trouve parmi ces femmes en asile psychiatrique, c'est parce que je n'ai pas supporté d'être loin d'Adil, mon meilleur ami.

« On ne dépend pas d'un ami » a opposé maman, puis a ajouté « là, il y a ta maladie qui entre en jeu, et il faut que tu te fasses soigner »

C'est vrai qu'en moi, tout est démesure, et je ne réalise ça qu'une fois à l'hôpital. Là, je prends conscience de mes dérapages, et je me fais le serment de bien me conduire au futur, foutaise !

A L'HÔPITAL

Najia, la femme qui partage la chambre avec moi, est très joviale et coquette, et le fait de la voir ici, comme moi, en psychiatrie, me décomplexé. Je me dis qu'il n'y a pas seulement des folles ici, et qu'on n'est pas nécessairement mal entretenue et triste quand on est malade mentale; mieux encore, elle est mariée et a deux garçons. Cela veut dire que je pourrai me marier aussi, un jour, malgré la maladie.

MON PÈRE, OU LE POUVOIR AVEUGLE

Je n'aime pas trop mon père, ou plutôt je l'aime et je le hais à la fois. Il a beau m'acheter les plus belles robes, les bijoux en or, les beaux manteaux en fourrure, sa compagnie m'est désagréable pour la seule raison que dans son regard, je ne vois pas cette lueur d'admiration que je trouve à maman. Son regard se veut tendre mais perce de lui une pitié méprisante; ses mots sont doux, mais pas authentiques, sa gentillesse a l'air de dire « je sais que tu es folle, et je suis gentil avec toi comme on l'est avec quelqu'un d'imprévisible, quelqu'un dont on ne sait jamais ce qu'il pourrait faire comme bêtise et qu'il vaut mieux engourdir »

Plusieurs fois, je l'ai surpris entrain de dire à ma mère qu'elle devait faire attention à moi car je pourrais, la nuit, commettre quelque acte de violence contre mes petites sœurs.

La première fois que j'ai entendu ça, j'ai couru dans ma chambre et j'ai pleuré jusqu'à avoir les yeux tout gonflés. Un jour, j'ai eu même l'idée de me tuer pour qu'il n'y ait pas la moindre probabilité que cela arrive.

Ma mère s'indignait trop à l'égard de ces propos ignobles, et je me sentais reconnaissante envers elle.

LE CONSEIL DE MON PSY

L'idée de pouvoir nuire à des gens que j'aime sans le vouloir m'est complètement horrible et me dégoûte de moi-même.

Mon psychiatre m'a expliqué un jour que je dois me fier à mon entourage et lui demander conseil, faire d'eux le miroir de mon état, et le baromètre de mes actes, car des fois, je pourrai perdre le contrôle de moi-même.

VIVRE, VIVRE, VIVRE...

Je suis pleine de vie, j'ai beaucoup d'énergie, et je veux tout faire, tout expérimenter. Et c'est exactement ce qu'on me reproche et ce qu'on cherche à réduire en moi par toutes sortes de pilules qu'on me force à avaler. J'ai beau leur expliqué que cela ne me dérangeait pas de déborder d'énergie, de dormir tard la nuit, de dépenser tout mon argent...ils ne cessent de me contraindre à subir toutes sortes de traitements et d'analyses comme si mon corps leur appartient en totalité.

LE DEPLAISIR DE NE PAS JOUIR DE TOUTES SES FACULTES MENTALES

Ma grande peur est de se trouver seule un jour sans protection parentale et se perdre, ou au contraire se trouver sous trop de joug familial et étouffer.

J'envie tous ces gens libres qui s'assument, ces filles qui ne dépendent pas de la médecine, ces personnes qu'on ne regarde pas de travers parce qu'elles sont schizophrènes.

MOI, UNE PERSONNE DIFFERENTE

Désormais, je porte en moi la différence, l'aliénation, le risque de confusion.

Je suis de ceux qu'on protège et dont on se protège.

Je suis la limite entre la raison et la folie, la dépression et l'euphorie.

Je suis le poète délirant, inconnu; l'enfant mal aimé; l'intrus méconnu.

Je suis la malade mentale !

A L'ECOLE DE L'ESTHETIQUE

La directrice, une belle blonde russe, entre de temps en temps voir comment ça se passe dans ce groupe exclusivement féminin qui regarde avec beaucoup d'attention comment on pose un vernis dans une séance de manucure.

Comme mes camarades, je regarde faire la professeure sur les ongles d'une de nos camarades.

Il y aura par la suite, un exercice; chacune des apprenantes devra appliquer sur un modèle. Moi, je ne trouverai pas le mien.

Toutes sont là à travailler, mais aucune d'elles ne veut poser pour moi; elles ont dû remarquer mes cheveux gras que je dois me laver au moins deux fois par semaine sans le faire, et que je ne me peigne que rarement . Maman me l'avait dit, que j'aurais des soucis si je continue à négliger ces gestes quotidiens de toilette, importants pour vivre en société. Ces gestes si faciles pour les autres, mais si contraignants pour moi qui me lève difficilement le matin, qui n'arrive pas à gérer mes priorités, et qui ai une image irréaliste de moi-même.

Quand les autres pensent que je suis mal entretenue, moi je me crois la plus belle au monde, juste parce que je porte des habits attirants, de gros accessoires, et que je me fais un maquillage trop voyant.

AU SUPER MARCHÉ DU COIN

J'avance parmi ces gens à la caisse, et je me sens mal à l'aise. Je me dis qu'ils me regardent, qu'ils se moquent de moi au fond d'eux, et il m'arrive même de croire parfois que je lis dans leurs pensées.

Au retour à la maison, je dis à maman que je n'aime pas faire les courses. Mais depuis qu'Adil m'accompagne, cela me fait plaisir même si lui préfère aller à l'autre super marché plus loin; car il avait des histoires, a-t-il dit, dans celui d'à côté, où il volait des trucs de temps en temps et où on avait fini par l'identifier.

UN MONDE DE PLUS EN PLUS ETROIT

Au passé, je pouvais lire des livres, regarder des films, écouter de la musique. Maintenant, je ne peux plus faire ça car j'ai de plus en plus de problèmes de concentration.

Le monde n'est plus aussi vaste pour moi qu'avant, et je me contente de petits plaisirs et de petites joies, des tournées en voitures avec maman et mes sœurs, des traversées en barque avec Adil, des sandwiches mangés dans de petits snacks où il n'y a pas ces gens chics et snobs qu'on trouve aux restaurants, du thé à la menthe servi avec des galettes de semoule dans des cafés populaires... Je n'ai plus de place pour des projets d'avenir, ni pour les précautions du présent. Je vis au jour le jour, chaque instant.

LA TENTATIVE DE SUICIDE

Je n'aurais jamais osé la faire si ce n'était mon père.

Je n'aurais jamais pensé mettre fin à ma vie, moi qui aime tant rire et me divertir, si ce n'était ce père au pouvoir absolu qui cherche à me réduire au néant, parce qu'il a peur de ma féminité débordante, et qu'il a peur d'un probable déshonneur. Ce père pour qui mon existence n'est qu'une tache sur la toile de son portrait brillant.

QUAND LA SOUFFRANCE VIENT DES PROCHES

Maman m'a dit que la vie est un océan profond où l'on se débat chacun par ses propres moyens, il y en a qui savent nager, qui ont des barques et ceux qui n'ont rien du tout; c'est ainsi que les parents en cette vie sont comme des bouées de sauvetage sur lesquelles on s'accroche en cas de besoin pour nous tirer vers le rivage. Seulement, il y en a de ces parents qui sont comme des bouées bon marché, incapables de flotter, incapables de rien supporter.

Ma souffrance vient donc, non de cette maladie que je porte, mais du fait que je nage dans l'océan avec une seule bouée de sauvetage qui me tient à peine hors de l'eau.

PEUR, PEUR, PEUR

Je vis constamment dans la peur; non la peur de l'invisible comme les niais, ni la peur de la vie comme les lâches, ni même la peur de l'échec comme les ambitieux. Ma peur à moi est d'une autre nature.

Ma peur à moi est de se voir ravir ma liberté d'agir et de s'exprimer, au nom de ma maladie; de retourner contre moi ma fragilité, d'accorder droit de vie et de mort sur moi, à un père dénué d'amour et de compassion, incapable de voir en moi autre chose qu'un esprit malade sans cœur et sans âme.

SANS PROTECTION DANS LA VIE

Mon père! Toi qui es sensé me protéger dans la vie, m'apprendre à nager, pleurer pour mes peines et rire de mon rire. Toi, mon guide, mon pare-feu, mon sauveteur et le garant de mon bonheur...Que dire quand tu es là pour me priver de tout bonheur ?